

l'Orne

hebdo

E.mail : orne.hebdo@publihebdos.fr - Site internet : actu.fr/l-orne-hebdo

actu.fr

Hebdomadaire issu des Mouvements de Résistance ornaïses
9, place Poulet-Malassis, B.P. 208, 61006 Alençon Cedex. Tél. 02.33.82.15.15 - Fax. 02.33.32.06.15.

EMPLOI À ALENÇON

Travailler avec un handicap



Reconnus travailleurs handicapés, ces hommes et femmes reviennent sur leur «parcours du combattant» pour s'insérer dans la vie professionnelle.

Pages 4 et 5

EMPLOI ET HANDICAP. Après un accident cardiaque : « Je me disais que j'étais bonne à rien »

Alors que se profile la journée internationale du handicap, vendredi 3 décembre, des travailleurs en situation de handicap ont accepté de partager leur parcours afin de (re) trouver un emploi.

Agent d'entretien durant presque toute sa vie professionnelle, Laure Simon doit aujourd'hui tourner la page et redéfinir sa carrière. Tout a basculé à la suite d'un accident cardiaque.

C'était en 2019, elle devait signer un contrat à durée indéterminée mais la vie en a décidé autrement. Aujourd'hui, reconnue travailleuse handicapée, elle envisage une reconversion avec entrain. Mais que le chemin fut difficile...

« Un grand boom dans ma tête »

« On m'a dit à l'hôpital d'oublier mon métier ! Et même de tirer un trait sur la vie professionnelle. » Un choc pour celle, qui à 46 ans, ne se voit pas rester sans travailler. « Ce fut un grand boom dans ma tête et je me suis sentie bien seule. » Mais si l'envie est là, force est de constater que le corps ne répond plus. C'est une dure réalité qui s'impose doucement à Laure.

Elle part en rééducation à Bagnoles-de-l'Orne et passe par plusieurs étapes compliquées. L'Alençonnaise a accepté aujourd'hui ce qu'elle reniait hier : se donner du temps. « J'ai fini par assumer ma maladie et ça, c'est récent ».

À ses côtés, Séverine Leconte et Ghislaine Bouvier savourent toute l'importance de cette remarque. Elles sont formatrices

au sein de la société Epnak, organisme implanté à Alençon depuis avril et qui accompagne des personnes reconnues travailleurs handicapés afin de reconstruire leur parcours professionnel.

Les deux femmes savent que l'acceptation de la maladie et du handicap est la première étape avant tout nouveau projet. Mais ce n'est jamais une évidence.

Stage dans un bureau de tabac

« Je me disais que j'étais bonne à rien », se souvient Laure Simon. Au fil des mois, elle monte cependant un dossier auprès de la Maison départementale des personnes handicapées (MDPH), avec le soutien du centre de rééducation de Bagnoles. Elle est ensuite dirigée vers l'Epnak. Un premier rendez-vous a lieu en juillet.

« J'étais dans le flou en arrivant », reconnaît Laure. Au fil des ateliers, un métier émerge : buraliste. Contact est pris avec Catherine Harang, qui tient le bar-tabac Le Normandie à Courteille, avec son conjoint Dominique Leroux. « Je fréquentais son établissement et quand je lui ai parlé de mon envie de réaliser un stage pour découvrir ce métier, elle m'a tout de suite ouvert sa porte ».

La situation de Laure, qui ne peut plus porter de charges lourdes et qui devra travailler à mi-temps, n'effraie pas la



Laure Simon entourée Catherine Harang et son conjoint Dominique Leroux.

commerçante. « J'ai tenu un restaurant il y a quelques années et mon cuisinier était lui aussi reconnu travailleur handicapé. Cela n'a jamais posé de problème », explique-t-elle.

Catherine et Laure se sont bien trouvées et s'entendent à merveille. La première a tendu la main à la seconde qui visiblement a retrouvé le sourire

et envisage une nouvelle vie professionnelle.

« Quand on pense handicap, on voit un fauteuil roulant ou une canne blanche », souligne Séverine Leconte. « Mais les handicaps invisibles existent. » Le regard évolue doucement, « les Jeux paralympiques contribuent à faire bouger les choses mais il reste un long chemin à par-

courir ».

Fatiguée mais motivée

Catherine Harang se dit prête à retenter l'expérience et accueillir de nouveau une personne en situation de handicap pour lui faire découvrir son métier. « Seule la motivation compte. Pour le reste on s'adapte », résume-t-elle.

Le stage de Laure s'étale sur trois semaines. Ses missions : la vente de tabac et de jeux à gratter. Et l'aménagement du petit magasin de proximité récemment installé.

« Le soir, je suis très fatiguée », avoue la quadragénaire. « Mais savoir que le lendemain je vais me lever pour aller travailler me motive. » Nathalie LEGENDRE

EPNAK. Construire un projet professionnel

L'organisme Epnak (Établissement Public National Antoine Koenigswarter) s'est implanté à Alençon en avril dernier. Il accompagne les personnes en situation de handicap afin de construire leur projet professionnel.

« Des sessions de trois mois sont organisées, avec une dizaine de personnes à

chaque fois, sur prescription de la Maison départementale des personnes handicapées », résume Séverine Leconte, formatrice.

« Cette antenne à Alençon est la seule dans l'Orne. » Des ateliers d'arts plastiques et de sophrologie sont proposés au fil des sessions ainsi que des stages en milieu professionnel.



Séverine Leconte et Ghislaine Bouvier, formatrices à l'Epnak.

Hier cheffe cuisinière, elle s'oriente vers le métier de formatrice

Elle ne peut désormais plus porter de charges lourdes. Son métier, cuisinière, qu'elle aimait tant, lui est aujourd'hui interdit.

Vanessa Maillard est domiciliée à Alençon et depuis mars de cette année elle est reconnue travailleuse handicapée. « J'ai une prothèse dans le dos, qui remonte au niveau des cervicales », explique la jeune femme de 37 ans. « Il faut maintenant que je trouve un autre métier à exercer. » Une recherche accompagnée d'une nouvelle étiquette : handicap.

Travail sur soi

« Je viens tout juste de débiter ma formation avec l'Epnak, structure qui accompagne les personnes en situation de handicap, comme moi, dans leurs parcours d'inclusion sociale



Vanessa Maillard (à droite sur la photo) en compagnie de Marie-Odile Solnon.

et professionnelle. J'avais envie de me diriger vers l'enseignement ou la formation. »

Vanessa Maillard a passé une journée immersive, le 18 novembre, au sein de l'organisme de formation

Retravailler dans l'Ouest, auprès de Marie-Odile Solnon, formatrice. Elle a ainsi pu découvrir le métier de conseillère d'insertion professionnelle.

« J'ai moi-même la reconnaissance de travailleur handicapé », explique

Marie-Odile Solnon. « Je suis donc la référente handicap ici même, depuis un mois. » C'est tout naturellement qu'elle a accueilli Vanessa, en l'encourageant dans ses démarches.

« Ce n'est pas un parcours facile », reconnaît l'ancienne cheffe de cuisine. « Il faut vraiment réaliser un travail sur soi et faire le deuil du métier exercé jusque-là. » Elle avoue que l'accompagnement d'Epnak est un réel soutien : « J'ai pu travailler sur mes qualités, mes savoir-faire et être et on a mis en avant d'autres atouts. »

Elle ne sait pas encore si ce statut de travailleur handicapé sera un frein à l'embauche « car je n'ai pas encore postulé » ou si, au contraire, des patrons seront bienveillants. « J'avance pas à pas ».

HADRIEN EST AUTISTE. « Au travail, tout le monde a fait des efforts pour me comprendre »

Hadrien Herbet est autiste de haut niveau, un diagnostic posé à ses 18 ans. Après une scolarité chaotique, il a réussi à s'intégrer dans une entreprise alençonnaise qui a accepté ses difficultés et son statut de travailleur handicapé.

À tout juste 26 ans, Hadrien Hébert paraît, enfin, serein. Ce grand garçon à la carrure de rugbyman, sport qu'il pratique par ailleurs, est arrivé à Alençon avec sa famille alors qu'il était encore tout jeune. Il vient d'intégrer l'entreprise informatique Subteno. Son souhait : devenir chef de projet. Mais pas si simple quand on traîne une étiquette qui peut faire peur : l'autisme.

« Ce n'est pas ma faute »

Ce diagnostic a été posé à ses 18 ans : Hadrien est autiste de haut niveau. Il souffre aussi de dyspraxie, de dysgraphie et de dysorthographe. Des mots barbares pour évoquer des troubles du langage.

C'est après l'obtention « dans la douleur » de son Bac, que le garçon passe des tests à la demande du psychologue qui le suivait depuis plusieurs années. « C'est à ce moment que je me suis dit : ce n'est pas ma faute en fait. » La maladie n'est pas facile à assumer mais au moins « j'ai cessé de m'en vouloir ». Car toute la scolarité d'Hadrien n'a été qu'une succession d'échecs, de changements d'écoles, d'expériences « horribles » en internat.

Solitaire, harcelé par des camarades qui le trouvaient « bi-

zarre », il se réfugie la grande majorité de son année de Terminale à l'infirmerie. Le repli est sa seule arme face à un monde qui ne le comprend pas. Une année sabbatique s'impose. Il sait désormais de quoi il souffre mais que faire ? « Même si mes parents ont toujours été là pour moi, ils étaient démunis. »

Réfugié dans sa chambre, Hadrien passe des mois entre son lit et le bureau où son ordinateur lui offre sa seule occupation, grâce aux jeux vidéo. Dormir, jouer, dormir, parfois manger... « J'étais devenu une larve humaine, je n'arrivais plus à me bouger ». Les phases de dépression ont constamment accompagné son adolescence. « Mais, paradoxalement, j'ai commencé à apprendre beaucoup de choses sur les jeux et leurs algorithmes. » Le jeune Alençonnais comprend qu'il aimerait travailler dans ce domaine. Devenir développeur. Ou mieux : chef de projet.

Des difficultés à communiquer

Hadrien enchaîne les formations, à Paris puis dans une Web Académie. Sans obtenir de diplôme mais c'est ainsi qu'il en apprend davantage sur lui-même. « Pas à pas, j'ai découvert mon handicap. Ce qui



Après une scolarité douloureuse et divers échecs, Hadrien Herbet avance pas à pas dans sa vie professionnelle.

me pose problème, ce que je dois éviter ». Son autisme ne se voit pas au premier regard. « On qualifie de timidité mon impossibilité à communiquer des sentiments par exemple. »

Ainsi, il ne réalise jamais l'impact que ses propos peuvent avoir sur les autres. On le juge sans cœur, il a simplement des difficultés d'interaction sociale. « J'ai aussi besoin d'un cadre, de savoir ce que j'ai à faire. »

En 2016, il rejoint la StarTech Normandie, à Alençon. Il vient tout juste d'obtenir la Reconnaissance de la qualité de travailleur handicapé (RQTH). L'intégration est réussie et une entreprise de Saint-Lô le recrute. Mais ce sera un nouvel échec. « Je n'avais rien caché de mon handicap, j'avais énoncé mes besoins mais au final, le poste n'a pas été adapté et l'encadrement pas à l'écoute. »

Le coup est dur, la confiance égratignée. « J'avais beaucoup donné, accepté de déménager. Ce fut très dur ensuite. » De nouveau, des mois à ne rien faire.

Soutien de Cap Emploi

Mais en 2019, par le biais de StarTech Normandie, il rencontre le patron de Subteno qui s'apprête à ouvrir une nouvelle formation afin de recruter du

personnel. Le Covid retarde le projet mais, finalement, Hadrien intègre la formation et se retrouve « comme un poisson dans l'eau ».

Cependant, lors d'un stage chez Subteno, il est de nouveau confronté à ses difficultés de communication. Sa bouée de sauvetage viendra de sa conseillère Cap Emploi, où il est suivi depuis son retour de Saint-Lô.

« Cet organisme a changé ma vie, tout simplement. Dès que j'ai un problème, je les appelle. » Sa conseillère, jouant les relais, va renseigner les collègues de travail. Telle une béquille, elle permet à Hadrien de rester debout. « Au travail, tout le monde a fait des efforts pour me comprendre. Je le vois. Ils ont compris mon handicap. » Il l'avoue : c'est la première fois qu'il se sent intégré. À l'issue d'une nouvelle formation interne qu'il vient de rejoindre, il espère un contrat. Et souffler, enfin.

« C'est compliqué de résumer l'autisme. Cette étiquette, je l'assume, je n'ai pas le choix. Mais je suis Hadrien avant d'être un autiste. Une fois que tout mon entourage aura compris et accepté, je n'aurais plus à me battre. Je pourrais construire ma vie. »

Nathalie LEGENDRE

MATHIEU SOUFFRE DE TROUBLES BIPOLAIRES. « J'avais perdu l'espoir de trouver un emploi »

Pas question de rester à la maison. Mathieu Joyaux, 32 ans, pense avoir suffisamment passé de temps inactif. Aujourd'hui, il se sent mieux, prêt à affronter le monde du travail et tenir un emploi sur le long terme. Ce ne fut pas simple. Depuis le diagnostic, tombé alors qu'il n'avait que 19 ans et indiquant qu'il souffrait de troubles bipolaires, le chemin fut difficile jusqu'à aujourd'hui.

« J'avais des idées négatives »

Le passage à Cap Emploi et la reconnaissance du statut de travailleur handicapé, en 2017, reste une étape importante à ses yeux. « Il m'a fallu du temps pour faire cette démarche mais elle fut décisive », reconnaît le trentenaire. La parole est posée, le débit calme. Mathieu Joyaux choisit ses mots afin de refléter au mieux sa pensée.

La bipolarité, il a appris à vivre avec depuis de nombreuses années. « C'est arrivé alors que j'étais étudiant en histoire, au Mans », se souvient-il. « J'étais du genre timide et réservé mais j'ai commencé à sombrer



Mathieu Joyaux a appris à vivre avec son handicap, « qui ne se voit pas mais qui est présent au quotidien. »

dans la dépression. Ce fut soudain. » L'étudiant se coupe de ses amis, ne va plus en cours, a du mal à rendre ses devoirs en temps et en heure. « J'avais des idées négatives, des difficultés à trouver le sommeil. »

La bipolarité ? Il ne connaissait pas, mais, heureusement, l'existence de traitements l'a rassuré. « Être bipolaire, c'est alterner des phases dépressives et des phases d'exaltation. Chez moi, elles durent plusieurs mois et les phases dépressives sont les

plus courantes. »

La maladie s'est imposée, le mot handicap en fait de même. « J'ai poursuivi mes études mais j'ai fait l'erreur d'arrêter mon traitement car j'allais mieux. » Le piège : le cycle infernal reprend de plus belle. « Là, j'ai compris que ce serait long et compliqué. J'avais perdu l'espoir de trouver un emploi en lien avec mes études. » Sauf qu'un métier, « cela structure une vie ».

Une formation dans un centre

de reconversion professionnelle pour personnes handicapées, à Saint-Saturnin en 2019, lui redonne confiance. Sa conseillère à Cap Emploi lui parle ensuite d'un poste d'adjoint technique aux Archives départementales qui pourrait lui convenir.

« J'ai appris à me connaître »

Un contrat PEC, parcours emploi compétence, est signé. « J'avais déjà fait un stage dans ce service. Mon emploi du temps a été aménagé afin de tenir compte de ma fatigue, qui est l'effet secondaire principal de mon traitement. »

Actuellement à mi-temps, il se dit prêt à envisager de travailler à temps plein. « C'est une réelle avancée pour moi car, il y a quelques années, je ne pensais pas tout simplement être capable de travailler. J'ai appris à me connaître, à repérer les signes de ma maladie. De toute façon, je ne me vois pas rester chez moi. »

N.L.

Cap Emploi

Environ 750 personnes, par an, sont accompagnées par Cap Emploi dans l'Orne. La structure a pour mission de soutenir vers et dans l'emploi les personnes handicapées (physiques ou mentales) et leurs employeurs. Elle compte huit conseillers dans l'Orne, dont trois à Alençon.

Partenaire du Service public de l'emploi (SPE), Cap Emploi reçoit sur prescription de Pôle Emploi ou de la Maison départementale des personnes handicapées.

« Ces personnes sont souvent en reconversion professionnelle », résume Jean-Marc Grondin, conseiller en insertion professionnelle. « Le handicap a mis fin à leur emploi précédent. On travaille alors sur les compétences transférables vers un autre métier. »

L'accompagnement dure en moyenne 28 à 36 mois. « On garde un suivi par la suite au cas où le handicap ou le métier évolueraient. »

Le conseiller assure que les chefs d'entreprise sont de plus en plus sensibilisés à cette thématique. « En 2021, le regard des entreprises a évolué. Le handicap est un sujet d'actualité. Les chefs d'entreprise sont curieux et de grands groupes font même des démarches pour recruter des travailleurs handicapés. » Il ajoute : « n'oublions pas que tout employeur d'au moins 20 salariés doit employer des personnes en situation de handicap dans une proportion de 6 % de l'effectif total. »

Cap Emploi peut également proposer les services d'un ergonome afin de trouver des solutions pour adapter le poste de travail.

Jean-Marc Grondin affirme que 25 à 30 % des personnes passées par Cap Emploi ont retrouvé un emploi avec un contrat de plus de six mois.